

PAMUK, Orhan, *Masumiyet Müzesi* (2008)/ *le Musée de l'innocence*. Traduction de Valérie Gay-Aksoy. Soutien financier du ministère de la Culture et du Tourisme de Turquie. Paris. Gallimard. 2011. 825 pages.

Avec *le Musée de l'innocence*, Orhan Pamuk (1952-), prix Nobel de littérature 2006, narre une passion amoureuse dans un récit ternaire : amour fou, séparation, retrouvailles en deux variations, suivi d'un développement sur la genèse du livre, cela en 83 chapitres.

Le je narrateur trentenaire, Kemal Bey, fils d'une riche famille de la grande bourgeoisie stambouliote, six semaines avant ses fiançailles avec Sibel, rencontre (26 mai 1975) une lointaine cousine de 18 ans, Füsün. C'est l'attraction irrésistible, quarante-quatre jours de bonheur et de plaisir, jusqu'aux fiançailles.

Après ce jour fatidique, Füsün disparaît. Kemal souffre le martyr, la douleur le fait partir à la dérive ; Sibel tente de le remettre d'aplomb, avant de partir faire une thèse à Paris. Kemal s'éloigne de ses amis, erre dans la ville, essaie de retrouver Füsün, jusqu'au jour où il sonne chez tante Nebile qui l'invite à dîner, Füsün habitant toujours chez ses parents.

Kemal apprend alors que Füsün est mariée avec Feridun qui veut faire d'elle une star. Considérant que simplement la voir était mieux que rien, Kemal sort avec eux, fonde et finance Citron Film S.A. Il compte que du 23 octobre 1976 au 26 août 1984, soit 2864 jours et 409 semaines, il aura dîné avec Füsün en moyenne 4 fois par semaine. Ayant du mal à partir le soir, il développe une cleptomanie fétichiste. Cependant Feridun tourne un film avec une actrice peu regardante sur la pudeur. Ni Kemal ni Füsün ne vont à la première de *Vies Brisées* qui rencontre un succès phénoménal. Le couple divorce, Feridun reçoit Citron Film S.A., Füsün et Kemal décident de se marier. Avant, ils partent en voyage. Après une sublime nuit de retrouvailles, Füsün prend le volant. Accident mortel pour elle ! Kemal, qui avait révélé dès les premières pages son projet de musée en hommage à Füsün, passe vingt ans à voyager et à visiter des musées, tout en concevant et en ouvrant le sien.

En final, Kemal révèle que c'est un certain Orhan Pamuk qui a tenu la plume pour ce récit, et Pamuk donne des explications sur sa méthode.

Le livre décrit un milieu avec ses valeurs, ses codes et ses potins, une ville et la répartition sociologique de ses quartiers, les mœurs en pleine évolution d'une époque – thèmes déjà amplement développés dans un livre comme *Istanbul* (2003) – mais il est surtout remarquable pour son caractère répétitif qui donne l'impression de faire du surplace malgré des péripéties fabriquées à la niaiserie époustouflante. Les incohérences sont nombreuses, les redondances, les insistances et le goût de la comptabilité sont lourds. L'auteur ne redoute pas de tomber dans la psychanalyse de cuisine à propos des collectionneurs, ni de faire montre d'un certain pédantisme en citant ses lectures et d'une folle prétention en inscrivant ses héros sur la liste des « amants maudits », comme *Majnoun et Leïla*. Et ne parlons pas des adresses aux lecteurs et aux visiteurs du musée... On ferme le livre avec soulagement, en se rappelant qu'il avait été dit en 2006 que cette première attribution d'un Nobel à un écrivain turc était politique, en relevant que le livre écrit entre février 2001 et août 2003, a dû attendre cette attribution pour être publié et recevoir une aide financière pour être traduit. Et même en retenant l'hypothèse de la parodie des romans à l'eau de rose et des films sentimentalo-vasouillards, y consacrer 825 pages est faire preuve d'un goût douteux.

Citations

« C'est ainsi que, de façon instinctive, nous découvrîmes que pour éprouver avec plus d'intensité les plaisirs qui nous lieraient l'un à l'autre, nous devons d'abord les vivre pour nous-mêmes ; nous nous étreignons avec force, avec fureur, et parallèlement, nous commençons à nous utiliser mutuellement pour notre propre plaisir. » p. 55

« Quelque chose de gentil lancé de façon impromptue par Füsün alors que nous étions tous attablés – par exemple, « Tu es allé chez le coiffeur, il a beaucoup coupé mais cela te va bien » (16 mai 1977), ou cette remarque pleine de tendresse à mon sujet qu'elle avait adressée à sa mère, « Il raffole des *köfte* comme un petit garçon, n'est-ce-pas ? » (17 février 1980), ou encore (...) - suscitait en moi un tel bonheur que (...) » p. 494-495

« Au cours des huit ans passés à la table des Keskin, je récupérai 4213 mégots de cigarettes fumés par Füsün. Chacun de ces mégots – dont l'une des extrémités touchait ses lèvres de rose, entrait dans sa bouche, s'humidifiait au contact de sa langue comme l'indiquait l'état du filtre et s'imprimait joliment de la teinte de son rouge à lèvres – était une chose intime et singulière, recelant le souvenir de moments heureux et de profondes douleurs. Pendant ces neuf ans, Füsün fuma toujours des Samsun. (...) »

(...) En réalité, ces cigarettes m'avaient permis de comprendre clairement que tous les objets que j'accumulais étaient en parfaite corrélation avec les fameux instants d'Aristote. » p. 614

« Comme si nous faisions à nouveau connaissance, je goûtais un profond plaisir à découvrir Istanbul avec elle, à voir chaque jour la ville et Füsün sous un nouvel aspect. Lorsque que nous étions témoins du manque de moyens et de la désorganisation des hôpitaux, de la misère des vieux qui faisaient la queue de bon matin devant les hôpitaux universitaires pour voir un médecin, lorsque nous croisions des bouchers qui équarriquaient des bêtes à la hâte de façon illégale sur des terrains vagues à l'écart et en cachette de la mairie, j'avais le sentiment que les côtés sombres de la vie nous rapprochaient. » p. 666-667

« C'est ainsi que j'en vins à faire appel à M. Orhan Pamuk qui, avec mon aval, rédigea ce livre en parlant par ma bouche. » p.785

« Bonjour, je suis Orhan Pamuk ! Avec la permission de Kemal Bey, je commencerai donc par cet épisode : (...) » p. 791